

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Canadiana

1

# JOURNAL ASIATIQUE



ONZIÈME SÉRIE

TOME XIX

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 350

LECTURE 1

*Orient. philol.*

*Fi*

# JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

ONZIÈME SÉRIE

TOME XIX



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

---

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE BONAPARTE, 28

---

MDCCCCXXII

*18125*

*10/11/12*

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

M. PELLIOU fait connaître la nature et le contenu de quatre documents qui lui ont été récemment envoyés de la Bibliothèque du Vatican pour identification, et dont il a déjà dit quelques mots à l'Académie des Inscriptions. Ces quatre documents sont : 1° L'original persan, jusqu'ici inconnu, de la réponse du grand khan Guyuk au pape Innocent IV. Cette réponse, datée de 1246, fut rapportée par Plan Carpin; on ne la connaissait jusqu'ici que par trois versions latines assez divergentes entre elles. 2° Une lettre mongole du khan mongol de Perse Arghun, écrite en 1290, et répondant à une lettre où le pape l'avait exhorté à se faire chrétien. 3° Un laissez-passer en mongol, adressé au pape par Arghun en 1291 en faveur d'une mission d'évêques dont le chef devait s'appeler Gérard. 4° Une lettre mongole du khan mongol Ghazan, écrite au printemps de 1302, rappelant des missions antérieures, entre autres celle de Bisqart (qui doit être le Guiscardus connu dans les archives vaticanes sous l'année 1301), et exhortant le pape à ne pas manquer au rendez-vous pour une action commune contre le sultan mam-louk d'Égypte. Le texte et la traduction de ces documents paraîtront dans la *Revue de l'Orient chrétien*.

La séance est levée à 6 heures et demie.

#### ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

##### DE LA VALEUR HISTORIQUE DES MÉMOIRES DES DERVICHES TOURNEURS.

En publiant, il y a quatre ans, le premier volume de ma traduction du *Ménâqib el-'Arifîn* d'Aflâkî, sous le titre de « Les saints des derviches tourneurs », j'écrivais ceci dans la préface : « Cette traduction n'est point destinée à éclaircir des points historiques obscurs; le côté historique est même laissé complètement de côté; il s'agit bien plutôt de faire connaître le milieu intellectuel et moral dans lequel a pris naissance et s'est développé un des grands ordres religieux musulmans. » S'il est vrai qu'il n'y a point d'histoire à proprement parler dans l'ouvrage d'Aflâkî, il est non moins certain qu'étant donné l'obscurité qui règne sur les événements dont l'Asie Mineure a été le théâtre au XIII<sup>e</sup> et surtout au XIV<sup>e</sup> siècle — nous n'avons pour cette dernière période que

les renseignements éparés dans Ibn-Batoûta et le *Mésâlik el-Abçâr* — les récits recueillis par ce derviche cotoient par endroits des phénomènes historiques et complètent, par certains détails, la prose officielle des chroniqueurs attitrés.

Le père du poète persan Djélâl-ed-Dîn Rouûmî, fondateur de l'ordre, qui se nommait Béhâ-ed-dîn Wéled, avait dû quitter Balkh sous le règne du Khârezm-châh 'Alâ-ed-dîn Moḥammed, fils de Takach et père du valeureux et infortuné Djélâl-ed-dîn Mango-birti. Son exil volontaire était dû à la pression exercée sur l'esprit du souverain par les docteurs de la loi, jaloux du succès de ses prédications, qui n'hésitèrent pas à l'accuser de comploter le renversement du Sultan. Il se rend d'abord à Bagdad, puis accomplit le pèlerinage de la Mecque; à son retour, il passe par Damas, où régnait, non El-Mélik el-Achraf, comme le dit l'auteur, mais el-Mélik el-Mo'azhzhâm, son frère. Béhâ-ed-dîn ne s'arrêta pas dans cette ville; une volonté supérieure le poussait vers l'Asie Mineure, possédée alors par les Seldjouqides de Roûm. Le Seldjouqide 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd I<sup>er</sup> avait été intronisé à Siwâs en 1219.

Béhâ-ed-dîn Wéled passe à Erzindjân et refuse d'entrer dans la ville. Celle-ci était alors gouvernée par un prince de la dynastie des Mengoù-djékides étudiée par M. Houtsma dans le *Keleti Szemle* (t. V, p. 277), Fakhr-ed-dîn Behrâm-Châh, qui, en présence du refus du voyageur d'entrer dans sa capitale, lui construisit, dans le village d'Aq-chéhir, un collège où le derviche séjourna quatre ans. Le fait intéressant, c'est la part prise à cette détermination par la femme de ce prince, 'Içmèti-khâtoûn. Plus d'une fois notre chroniqueur, loin d'imiter la réserve des historiographes, n'hésite pas à divulguer la part prise par les femmes aux résolutions des gouvernants d'alors.

Après la mort de son protecteur et de sa femme, Béhâ-ed-dîn entre sur le territoire de Kaï-Qobâd I<sup>er</sup> et descend dans la ville de Larenda, aujourd'hui Qaramân, où il est reçu par le gouverneur, nommé Emîr Moûsâ. Au bout de quelque temps, le Sultan lui-même veut voir le derviche étranger et l'invite à venir s'établir à Qonya, sa capitale. C'est là qu'il mourut en 1231.

Un an après la mort de son père, Djélâl-ed-dîn entreprend le voyage de Syrie et descend à Alep dans le collège Halâwiyya, voisin de la grande mosquée et probablement une transformation de l'ancienne cathédrale chrétienne. Il rencontre dans cette ville Kémâl-ed-dîn Ibn-el-'Adîm; l'historien, «homme de mérite, très savant, au cœur éclairé et croyant». Au bout de quelques mois, le prince de Qonya, 'Izz-ed-dîn Kaï-kâouûs II, petit-fils de Kaï-Qobâd, fait rechercher le derviche et

réclame son retour dans sa capitale. Comme ce prince a régné à partir de 644 (1246), cela fixe l'époque où ce voyage aurait eu lieu.

En 657 (1259), Houlagou qui, l'année précédente, s'était emparé de Bagdad, dirige une expédition contre la Syrie, s'empare d'Alep et investit Damas; ses troupes étaient commandées par Kitou-bogha. Cette expédition fut infructueuse, non pas en ce sens que la ville de Damas ne fut pas prise, au contraire; elle capitula, mais Kitou-bogha fut tué à la bataille d'Aïn-Djâloût.

Un ministre des Seldjouqides dont le nom revient fréquemment sous la plume d'Aflâkî, c'est le Perwânè Mo'in-ed-dîn Soléïman, qui paraît avoir été le grand protecteur de l'ordre. On appelait *perwânè*, à Qonya, le chef de la chancellerie du palais, qui semble avoir exercé en même temps les fonctions de grand chambellan, maître des cérémonies de la cour. C'était un personnage considérable. Mo'in-ed-dîn fut le ministre de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau II; Qylydj-Arslan IV lui avait donné en fief la ville et le territoire de Sinope, dont son fils, marié à une fille de Léon III, roi de la Petite-Arménie, hérita après lui. Il se rendit ensuite à la cour des princes mongols; plus tard, convaincu de trahison, il fut condamné à mort et exécuté, par ordre d'Abaqa, à Alataq, le 23 juillet 1278; «il le fist trancher par mi», dit l'historien arménien Hayton. D'après Mirkhond, il était originaire de la ville de Kâchân en Perse.

'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoùs II, petit-fils d'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd, ne partageait pas les idées de son grand-père au sujet des services qu'on pouvait attendre des derviches tourneurs. Il fit des objections à son ministre Chems-ed-dîn Içfahâni: «Pourquoi vas-tu continuellement voir le supérieur de ces religieux, lui manifester de l'amitié, alors que tu te tiens à l'écart des autres grands personnages?» Le ministre, en faisant allusion aux miracles attribués à Djélâl-ed-dîn, inspira au Sultan le désir d'éprouver le talent de divination des derviches; celui-ci mit dans une boîte d'or, à l'insu de tous, un petit serpent qu'il avait trouvé dans ses promenades autour du kiosque de Filoùbâd; le chéikh Çalâh-ed-dîn, surnommé Zerkoûb parce qu'avant sa vocation il avait été batteur d'or, devina immédiatement ce que contenait cette boîte.

Un ministre du sultan 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoùs II, ce fut le qâdî 'Izz-ed-dîn de Qonya, qui fit élever la mosquée cathédrale de cette ville.

Un autre ministre du même prince, Fakhr-ed-dîn 'Ali ben el-Hoséïn, a laissé à Qonya des souvenirs encore vivaces aujourd'hui; car son mausolée, encore debout, est connu sous le nom de *çahib-âta* «le bienfaiteur», appellation qui correspond exactement à celle d'Abou'l-Khaïrât qui lui est donnée par notre auteur. J'ai relevé à Qonya l'inscription



de sa pierre tombale, qui établit que sa mort eut lieu en décembre 1285.

Le sultan Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV assistait aux exercices des derviches. Il eut l'imprudence de se rendre également à une séance du même genre tenue par le chéikh Bâbâ de Mérend, ce qui faisait concurrence aux Maulawîs. Djélâl-ed-dîn sortit furieux, et l'on ne manqua pas d'attribuer à l'effet de sa colère la tragédie qui termina la vie de ce souverain. Les émirs, chefs des troupes, tinrent conseil à Aq-Chéhir sur la manière de repousser l'invasion mongole. Le sultan s'y rendit, fut attiré dans un lieu solitaire et étranglé au moyen d'une corde. Cela se passait en 663 (1264).

Kémâl-ed-dîn Kâbî, un des grands juges de l'Asie Mineure, se rendit en 1258 à Qonya pour y voir le sultan 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoùs, terminer les affaires de la province des Dànichmendides (Siwâs) et rapporter des firmans et des diplômes. Nous apprenons à cette occasion le nom de la femme du sultan Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV; elle se nommait Koû-mâdj-khâtoûn de Toqat.

En 1255, une armée mongole sous les ordres de Bâdjoû, proprement Baïgou, mit le siège devant Qonya. Djélâl-ed-dîn pratique les rites de la prière canonique sur une colline en dehors de la ville; les Mongols l'aperçoivent et le couvrent d'une pluie de flèches, sans résultat. Baïgou lui-même lance un trait qui revient sur sa trajectoire et retombe au milieu de l'armée; il veut pousser son cheval en avant, celui-ci reste pétrifié sur place. Le chef mongol s'écrie alors : « Cet homme appartient au Yaratghân (en turc oriental, le Créateur); il faut s'abstenir de le mettre en colère. » Finalement la ville fait acte de soumission, et les Mongols la démantèlent, à l'exception de la citadelle, parce que celle-ci renfermait les tombeaux des anciens sultans.

L'atabek Arslan-Doghrouch est encore un personnage historique; il fit élever à Qonya un medresé qui fut appelé, d'après son titre, le collège Atâbékiyyé. Il avait stipulé, dans l'acte de fondation, que le professeur qui y donnerait des leçons appartiendrait au rite hanéfite, et de plus serait affilié au mysticisme. Ces conditions déplurent aux derviches, qui prétendaient qu'aucune condition ne pouvait être posée à l'occasion d'une œuvre charitable.

'Alam-ed-dîn Qaiçar était un des généraux du sultan Gbiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau III, fils de Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV. On nous le représente comme vendant tous ses biens pour payer le prix du sang d'un individu qu'un prédicateur, favorable aux derviches, avait assommé d'un coup de poing en descendant de la chaire.

Gaïkhatou envahit l'Asie Mineure à la tête d'une armée nombreuse et vient camper devant Qonya. C'était en 1291; il s'agissait d'y étouffer une révolte. L'Ilkhan entra sans difficulté dans la ville avec deux ou trois mille hommes de troupes, et descendit dans le palais royal. On lui apporta des présents qui parurent le satisfaire. Naturellement les derviches attribuèrent la mansuétude de l'Ilkhan à l'intervention de Djélâl-ed-dîn, ou plutôt de son ombre, car il était déjà mort.

Une sérieuse concurrence se présenta aux derviches tourneurs lors de l'arrivée à Qonya de Tâdj-ed-dîn, qui était le propre fils d'Ahmed er-Rifâ'i, fondateur de l'ordre des Rifâ'iyya ou derviches hurleurs. On le logea, ainsi que sa suite, ses adeptes et ses élèves, dans le collège de Qarataï, monument connu depuis que j'en ai donné la description. Tout le monde voulut aller voir ces gens qui passaient à travers le feu, se mettaient dans la bouche des fers rouges, mangeaient des serpents, avaient des sueurs sanguinolentes, se lavaient avec de l'huile bouillante, et se livraient à la prestidigitation, toutes choses que ne pratiquent point les Maulawis. Les femmes, encore plus curieuses que les hommes, y entraînèrent la femme même de Djélâl-ed-dîn, Kirâ-khâtoun, sans l'autorisation de son mari, ce qui lui valut une punition : saisie par le froid, elle ne put plus jamais se réchauffer.

Sultân Wéled, fils de Djélâl-ed-dîn, reçut un jour la visite du *noyan* Irendjin, oncle maternel d'Euldjaïtou, gouverneur de l'Asie Mineure en 714 (1314) [d'Ohsson, IV, 576], qui lui posa cette question : « Nos *bakhchi* affirment que les dieux sont au nombre de quarante. Cette doctrine a-t-elle une réalité? » Le derviche se tire d'affaire en expliquant que sur ces quarante dieux, il y en a un qui est le Dieu suprême auquel obéissent les trente-neuf autres, ce qui sauve l'idée de l'unité de Dieu; et il lui donne comme exemple les serviteurs de sa propre maison, qui le reconnaissent comme leur maître, tandis que lui-même est le serviteur de l'Ilkhan régnant en Perse, soumis lui-même au grand Khâqân, l'empereur mongol.

Du temps de Ghazan, le gouverneur mongol de l'Asie Mineure était le *noyan* Apichqâ, que notre auteur représente comme extrêmement bienveillant pour les sujets de l'empire et équitable; on l'appelait, paraît-il, « le prophète glabre », par allusion à la rareté des poils caractérisant la physionomie des Mongols. Il était, d'ailleurs, musulman orthodoxe.

A l'époque où Ghazan-khan venait de monter sur le trône de Perse, le Tchélébi 'Arif, fils de Sultân-Wéled et petit-fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, éprouva le désir de visiter l'Iraq-Adjémi et de se mettre en rela-

tions avec les mystiques de ces contrées. A Erzeroum, il rencontre le grand-fauconnier de l'Ilkhan, qui était le fils d'un des émirs des Seldjoukides de Roum et s'appelait Touman-beg, fils de Qiláwoúz; il lui rend le service de lui ramener un faucon échappé. Ce fauconnier parla de lui à Ghazan, et la femme de celui-ci, Itirmich-khátoun, organisa une séance de danse rituelle qui fut l'occasion de gratifications somptueuses.

Les derviches avaient d'ailleurs un protecteur dans la personne de Medjd-ed-dîn Atábéki, qui obtint la nomination, en qualité de roi de l'Asie Mineure, de 'Alá-ed-dîn Kai-Qobád III, intronisé en 1297 et destitué en 1300.

Le bruit s'était répandu en Asie Mineure qu'Euldjaïtou avait embrassé le parti des Chiïtes et avait envoyé à Médine des gens chargés d'enlever de son tombeau le corps d'Abou-Bekr. Sultân Wéled envoie son fils 'Árif pour tâcher de ramener l'Ilkhan à l'orthodoxie; il part en 1315, mais, arrivé à Baïbourt, il y apprend, en 1316, la mort d'Euldjaïtou. Continuant son voyage, il trouve la ville de Sultániyyé en deuil; néanmoins, il y donne une séance. Les ministres, Rachid-ed-dîn, 'Ali-cháh et autres, sont scandalisés; ils envoient demander ce que cela veut dire: «Si votre souverain est mort, répondit 'Árif, le nôtre est toujours vivant, car il est éternel.»

Nous rencontrons des noms de gouverneurs de villes: Chodjá'-ed-dîn Inandj-beg à Ládiq, Moħammed-beg, fils de Torontái, à Qonya.

La domination mongole s'affaiblit; des vellétés d'indépendance se manifestent de toutes parts. En ce qui concerne Qonya, on nous parle d'un certain Moħammed-beg, fils du Khádjé Çadr-ed-dîn Balífidhoúni, ethnique étrange qui paraît se rattacher au nom de la ville de Boliwadin, Polybotum des Byzantins, près d'Afyoun-Qara-Hiçár. Ce personnage était devenu roi de la capitale et jouissait d'une grande considération. Il n'hésita pas à poursuivre dans la maison même de Sultân Wéled un individu auquel il en voulait. La punition ne se fit pas attendre: «Moħammed-beg fut pris par la colère des hommes; en dix jours, de la totalité de cette famille et de ce clan, il ne resta personne; tous moururent de mort subite, tant hommes que femmes, à tel point qu'il ne resta même pas un chat dans leur maison.»

Le pouvoir des Mongols s'estompe et disparaît. Mas'oud-beg, fils de Mentéché, dont le nom ne se retrouve pas dans les historiens, paraît avoir été indépendant; on note aussi le nom de son fils Chodjá'-ed-dîn Orkhan.

La dynastie de Qaramán s'installe à Larenda; le gouverneur qu'elle avait nommé à Qonya, Djélál Kouïtchek, profitant de l'absence du Tché-

lébi 'Ârif, fait enlever un bassin de marbre envoyé jadis de Kutahia à Sultân Wéled. Au retour de son voyage, le chef de la confrérie s'aperçoit de la disparition du bassin; il le réclame, et Bedr-ed-dîn Ibrâhîm-beg le lui fait restituer incontinent.

Nos derviches, préoccupés de leur vie mystique, ne songeaient pas à la politique. Toutefois, au début du xiv<sup>e</sup> siècle, ils prennent parti entre les deux pouvoirs qui se partageaient l'ancienne Lycaonie, et, chose inattendue, ils se tournent du côté des Mongols. Voici le passage d'Aflâki relatif à cette question :

Du temps de la dynastie de Qaramân qui régnait à Qonya, le Tchélébi 'Ârif [petit-fils et successeur de Djélâl-ed-dîn Roumi] était partisan des Mongols, ce qui attristait ces princes; ils étaient d'un avis contraire au sien et lui disaient : « Tu ne veux pas de nous, qui sommes tes voisins et les amis du grand Maître; tu préfères les Mongols, qui sont des étrangers. — Nous sommes des derviches, répondit le Tchélébi; nos regards sont dirigés vers la volonté de Dieu, pour voir qui il préfère et à qui il confie le gouvernement de son empire; nous sommes de son côté, et c'est lui que nous cherchons. Actuellement, Dieu ne veut pas de vous; il est pour l'armée mongole; il a enlevé l'empire aux Seldjoukides pour le confier aux descendants de Tchinggiz-khan. Nous voulons ce que Dieu veut. » Cependant les fils de Qaramân, bien qu'amis sincères et disciples de cet ordre religieux, étaient fâchés et se tenaient sur leurs gardes par rapport au Tchélébi.

Cette situation n'eut d'ailleurs d'autre suite que de causer indirectement la mort du gouverneur de la citadelle de Qonya, un borgne nommé Qilidji Béhâdour; ayant eu l'imprudencé de faire frapper à coups de fouet la croupe du cheval que montait le Tchélébi 'Ârif, il sentit bientôt au ventre une tumeur qui l'emporta promptement.

Dans la ville de Bey-Chéhri, nous trouvons un émir, Mobâriz-ed-dîn Moïammed-beg, fils d'Achraf, protecteur de nos derviches. Son fils Soléimân-châh, qui lui succéda, vit sa capitale conquise par Témur-tach et fut noyé dans le lac qui avoisine cette localité.

Ce Témur-tach était le fils du général mongol Tchoban; désigné comme gouverneur de l'Asie Mineure, il se révolta en 1322 contre Abou-Saïd, et fut ensuite pardonné; plus tard il se réfugia en Égypte et y fut exécuté en 1328. D'après notre auteur, c'est en 1320 qu'il avait expulsé de Qonya la dynastie de Qaraman, réduite à la possession de Larenda. On le représente comme fort généreux et juste, religieux et probe. Pour ramener à l'obéissance la tribu turque des Oûdj, il choisit le derviche 'Ârif comme ambassadeur; celui-ci, au retour de sa mission, ne retrouva plus personne; tous étaient partis pour la Syrie, c'est-à-dire

qu'ils avaient suivi Témur-tach lorsque celui-ci jugea à propos, à son grand dam, de se réfugier auprès des Mamlouks.

A Kutahia, Ya'qoub-beg, arrière-petit-fils de Germiyân, avait installé un pouvoir indépendant. Le derviche 'Ârif eut une entrevue avec lui à Lâdiq. Moḥammed-beg, fils d'Aïdin, n'avait pas encore conquis la région de Bourgî et était un simple officier, *soubachi*, au service de ce même Ya'qoub-beg. Un de ses successeurs, Oumour-pacha, que les historiens ottomans appellent Oumour-beg, s'était signalé par des expéditions maritimes et s'était même emparé de l'île de Chio, qu'il avait constituée en fief à son bénéfice particulier; il mourut d'un coup de flèche devant Smyrne, qu'il essayait d'enlever aux Latins.

Les femmes avaient aussi leurs réunions particulières. Chaque nuit précédant le vendredi, toutes les grandes dames se réunissaient chez la femme d'Amîn-ed-dîn Mikâïl, lieutenant particulier du sultan, qui jouissait de la faveur de Djélâl-ed-dîn; celui-ci l'appelait *chéikh el-khawâtîn* «la directrice spirituelle des dames». Sans qu'on eût besoin de l'en prévenir, il se rendait à la demeure de cette dame, après la prière de la nuit close; il s'asseyait au milieu du cercle formé par les assistantes et, jusqu'à minuit, prononçait un sermon mystique entremêlé de conseils moraux, pendant qu'on jetait sur lui de l'eau de rose et des pétales de rose que l'on conservait ensuite comme amulettes. Puis de jeunes esclaves récitaient des poésies, des joueuses de tambour de basque et de flûtes préludaient, et le derviche se mettait alors à danser la danse rituelle jusqu'au matin; après avoir accompli la prière canonique, il s'en allait.

Gurdjî-khâtoûn nous est représentée comme une grande bienfaitrice des derviches; on l'appelait la sultane, et Aflâkî lui concède même le titre d'«épouse du sultan». C'est une erreur; Gurdjî-khâtoûn était la femme du Perwânè Mo'in-ed-dîn. On l'appelait sultane parce qu'elle était de race royale, étant fille de Ghiyâth-ed-dîn, prince d'Erzeroum, et d'une princesse de Géorgie. Au rapport de Nowâiri, elle mourut à quatre journées de distance de Césarée de Cappadoce, quand elle dut abandonner cette ville au moment où les troupes des Mamlouks, conduites par Béibars, l'occupèrent à la suite de la bataille d'Elbistan en 675 (1277), où les Mongols avaient été défaits par les Égyptiens. Sa fille, 'Aïn-el-Ḥayât, habitait Erzeroum et entretenait des rapports amicaux avec nos derviches.

Deux sultanes mongoles sont citées dans les Mémoires. La première est Pacha-khâtoûn, que les historiens persans appellent Pâdichâh-khâtoûn; elle avait été l'épouse d'Abaqa; devenue veuve, le fils de ce sou-

verain, Gaïkhatou, avait, suivant l'usage mongol, épousé sa belle-mère et, en 1292, il lui avait attribué la principauté du Kirmân, dont son père Qoïb-ed-dîn avait été souverain. Il paraît qu'après l'assassinat de Gaïkhatou elle s'était retirée à Erzeroum; elle était, nous apprennent les Mémoires, une des amies de la famille du Grand Maître; elle aimait beaucoup le Tchélébi 'Ârif, qui apprit sa mort par une révélation mystérieuse et la pleura. Une allusion à sa principauté du Kirmân se retrouve dans un vers composé à cette occasion : «Ce roi qui dévore le royaume du Kirmân, aujourd'hui ce sont les vers (*kirmân*) qui le dévorent à son tour.»

La seconde est Itirmich-khâtoûn, une des huit femmes de Ghazan. Elle profita de la présence du même 'Ârif à la cour du souverain mongol pour donner une séance de derviches tourneurs, qu'elle récompensa libéralement, et devint même, dit l'auteur, «une des élèves sincères».

Koûmâdj-khâtoûn était la femme du Seldjouqide de Roum Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV; elle était originaire de Toqat; elle fit cadeau à Djélâl-ed-dîn Roûmî de dix paniers de sucre candi; c'est elle que le derviche vint prévenir qu'une voûte du palais allait s'effondrer. Après la mort du sultan, elle paraît s'être retirée dans la ville de Toqat où elle était née.

Une autre élève du Maître était Nizhâm-khâtoûn, que les Mémoires qualifient de sainte et qui ne possédait pour toute fortune qu'un voile tissé à Bouïra, en Égypte; elle voulait le vendre pour payer les frais d'un concert; mais Djélâl-ed-dîn Roûmî, ayant connu son intention, le lui défendit et vint chez elle donner un concert rituel sans l'obliger à des dépenses.

Fakhr-en-Nisâ «la gloire des femmes» était une sainte de la ville de Qonya; «c'était une dame pieuse et sincère; elle était la Rabi'a 'Adawiyya de son temps. Elle était parfaite, et elle accomplit des miracles évidents.» Elle voulait faire le pèlerinage de la Mecque; Djélâl-ed-dîn lui montra, dans une vision, la Ka'ba elle-même faisant des tournées rituelles autour de sa propre personne. Un jour que des voyageurs étaient arrivés de Bokhara, elle leur apporta un plat de *halwâ* fait à la maison. Un quartier de la ville de Qonya avait conservé son nom.

Il y avait, dans cette même Qonya, une dame très belle qu'on appelait la fille d'Avériyâ; elle était fort à l'aise. Elle devint éprise d'Ârif et sacrifia toute sa fortune pour les derviches; mais 'Ârif ne répondit pas à ses avances et se tint sur la réserve. Elle fut assassinée par ses esclaves.

Dans la ville de Toqat déjà citée, 'Ârif avait un représentant dans la personne de la dame Khoch-Liqâ, savante mystique, qui eut pour dis-

ciplés les femmes de la région. C'était d'ailleurs un des centres du féminisme, car nous y trouvons un cercle de femmes s'intéressant aux derviches; en dehors de la sultane Koumâdj-khâtoûn, on y rencontre Khâwend-Zâdè, fille du Perwânè Mo'in-ed-dîn, la fille du Chérâb-Sâlâr dont on ne nous communique pas le nom, et une autre dame appelée Mostaufâ. Enfin, la conversion de la harpiste Tâ'ous forme un agréable intermède : elle habitait, à Qonya, dans le caravansérail du ministre Diyâ-ed-dîn; sous l'influence de Djélâl-ed-dîn Roûmî, elle renonce à sa vie aventureuse et épouse Chéref-ed-dîn, le trésorier du sultan.

Comme on le voit, ce sont surtout des noms propres que nous a conservés le recueil de biographies d'Aflâki; les uns sont connus par ailleurs, les autres sont nouveaux. En tout cas, les mémoires des derviches tourneurs présentent un certain nombre de renseignements qui viennent compléter ceux des historiens, et des appréciations sur le rôle de plusieurs personnages, qu'il ne convient pas de dédaigner. L'ouvrage d'Aflâki, composé d'après des témoignages oraux un siècle et demi après les plus anciens incidents qu'il relate, peut être considéré, une fois dégagé des légendes hagiographiques qui l'encombrent, comme un tableau fidèle des premiers temps de l'existence des derviches Maulawîs sur le sol de l'Asie Mineure.

Cl. HUART.

---

#### SÉANCE DU 12 MAI 1922.

La séance est ouverte à 5 heures sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

M. HUART, *vice-président*; M<sup>me</sup> GRABOWSKA; M<sup>lle</sup> LALOU; MM. BASMA-DJIAN, BIGARÉ, BOREUX, BOURDAIS, BOUVAT, CASANOVA, DANON, FERRAND, Mayer LAMBERT, LECERF, MADROLLE, MASPERO, MASSON-OURSSEL, MEILLET, MINORSKY, MORET, ORT, PELLIOT, POLAIN, PRZYLUKI, SIDERSKY, STERN, WEILL, ZALITZKY, *membres*; THUREAU-DANGIN, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance du 12 avril est lu et adopté.

Est élu membre de la Société :

M. JARL CHARPENTIER, présenté par MM. SENART et FERRAND.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.




# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME XIX, XI<sup>E</sup> SÉRIE.

### MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Études assyriennes [ suite ] (M. C. FOSSEY).....	1
Le gouvernement de la République chinoise et sa représentation diplomatique (M. A. VISSIÈRE).....	49
Notes épigraphiques (M. Noël GIRON).....	63
Histoire des pachas d'Alger de 1515 à 1745 (M. G. DELPHIN).....	161
L'étude des langues négro-africaines de 1822 à 1922 (M. M. DELAFOSSE).....	234
Alphabets magiques arabes [deuxième article] (M. CASANOVA).....	250

### MÉLANGES.

Sur la lecture du nom de  (M. WORMS).....	94
Le roman turc de Haiqar (M. F. NAU).....	263
Note sur l'acception, à travers la civilisation indienne, du mot <i>dharmā</i> (M. P. MASSON-OURSÈL).....	269
La plus ancienne tombe chrétienne de l'Inde septentrionale (Mesrovb J. SETH).....	276

### COMPTES RENDUS.

Janvier-mars 1922 : Aug. COUR, La dynastie marocaine des Beni Wattas (1420-1554); — J. DENY, Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli); — L. BRUNOT, La Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé; — L. BRUNOT, Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé (M. Cl. HUART). — Prof. Dr. A. GRÜNWEDEL, Alt-Kutscha, archäologische und Religionsgeschichte.

liche Forschungen an Tempera-gemälden aus buddhistischen Höhlen der ersten acht Jahrhunderte nach Christi Geburt (M. P. PELLIOU). — CHAMPAT RAI JAIN, The Key of Knowledge; — The Practical Path; — Selections from «Atma-Dharma» of Brahmachari Sital Prasadji (M. A. GUÉRINOT). — Les Classiques de l'Orient; — Volkenkundige Opstellen (M. Gabriel FERRAND)..... 96

Avril-juin 1922 : Professeur JADUNATH SARKAR, History of Aurangzib mainly based on Persian sources; Ahkam-i-Alamgiri; Studies in Mughal India; Mughal Administration; Later Mughals by William Irvine; — Publications de l'École supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat; — Henri BASSET, Essai sur la littérature des Berbères; — Henri BASSET, Le culte des grottes au Maroc (M. Gabriel FERRAND). — G. K. NARIMAN, Literary History of Sanskrit Buddhism (M. P. MASSON-OURSSEL). — Raymond WEILL, La cité de David (M. G. CONTENAU). — Les Psaumes (M. F. MACLER). — Aug. COUR, Un poète arabe d'Andalousie : Ibn Zaïdouñ (M. Cl. HUART)..... 283

## CHRONIQUE ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Janvier-mars 1922..... 118  
Avril-juin 1922..... 301

## SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Procès-verbal de la séance du 9 décembre 1921..... 122  
Procès-verbal de la séance du 13 janvier 1922..... 123  
Procès-verbal de la séance du 10 février 1922..... 124  
Annexe au procès-verbal : Un nouveau manuscrit de la secte des Assassins (M. CASANOVA)..... 126  
Procès-verbal de la séance du 10 mars 1922..... 136  
Correspondance..... 137  
Annexe au procès-verbal de la séance du 13 mai 1921 (M. R. WEILL).. 141  
Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque..... 144  
Procès-verbal de la séance du 12 avril 1922..... 307  
Annexe au procès-verbal : De la valeur historique des mémoires des der- viches tourneurs (M. Cl. HUART)..... 308  
Procès-verbal de la séance du 12 mai 1922..... 317

*Le gérant :*  
**Gabriel FERRAND.**